

Le plus beau des monuments d'Europe

Bertrand Meyer

Le plus beau des monuments d'Europe n'est pas Versailles, malgré sa Galerie des Glaces où se reflètent à l'infini les lustres et les pilastres, malgré ses Trianons, malgré son imposante Salle du Congrès où prit officiellement fin, en 1919, l'effroyable massacre réciproque des jeunes femmes européennes, l'intransigeance des vainqueurs contribuant à semer les germes de la prochaine catastrophe. Il n'y a pas de miroirs dans le plus beau des monuments d'Europe, ou s'il y en a un (à dire vrai je ne sais, n'étant jamais entré) il devait tout juste être bon à se raser à l'eau froide avant de passer l'uniforme dans la fraîcheur du matin.

Le plus beau des monuments d'Europe n'est pas à Munich. Ce n'est pas la Vieille Pinacothèque en dépit ses incomparables collections (le plus beau des monuments d'Europe a peut-être au mur un calendrier délavé mais, soyons en sûrs, aucun tableau de maître) ; ni au demeurant la Nouvelle, ni aucune autre des destinations ponctuellement desservies par les réseaux urbains, U-Bahn ou S-Bahn, dont le plan découvre parfois au touriste, parmi les anodines banlieues, un nom vaguement familier qui le conduit, soudain pensif, à se demander si c'est bien celui auquel on pense (et, renseignement pris, c'est bien celui auquel on pense) : Dachau.

On pourrait en cherchant le plus beau de tous les monuments d'Europe suivre l'un des chemins qui mènent à Rome : au Campo de' Fiori où Giordano Bruno fut brûlé vif en février 1600 pour avoir osé défier la religion établie, à Saint-Pierre qui reste le siège social de cette même religion, à la Chapelle Sixtine, au luxe des palais de marbre saccagés le 6 mai 1527 par les troupes de l'empereur Charles Quint lors d'une incursion dévastatrice et cruelle du Sud de l'Europe par le Nord de l'Europe, dans le fil d'une tradition confirmée tour à tour par les Gaulois, les Wisigoths, les Vandales, les Ostrogoths et les Normands ; tradition qui répondait, mission civilisatrice en moins, à l'antique mais non moins brutale colonisation romaine. Pas de marbre, cependant, dans le plus beau des monuments d'Europe ; plutôt du béton de qualité très ordinaire. À l'intérieur, il n'est pas exclu qu'encore aujourd'hui certains parfois se tiennent couchés, mais ce n'est probablement pas pour y peindre des allégories ; quant à l'extérieur, si des décorations continuent périodiquement d'apparaître, les artistes ne sont visiblement pas des Michel-Anges.

En Espagne ? A Séville, la ville du Figaro de Beaumarchais, Da Ponte et Mozart, la ville de Carmen, le symbole même de la passion amoureuse qui occupe une place si éminente dans la vision européenne de l'existence ? Séville se définit aussi, même si l'on en parle moins dans les guides touristiques, par le pogrome de 1391 : l'un des premiers coups fatals qui en quelques décennies devaient mettre fin à la construction patiente et séculaire d'une société de partielle tolérance entre les trois confessions mosaïques, fragile équilibre vite remplacé par la culture de l'autodafé, dont le dernier soubresaut conduisit, jusqu'à

une époque encore proche de nous, à quarante ans de dictature. Doit-on plutôt chercher près de l'orgueilleuse Madrid : au palais de l'Escorial, à la fois triomphal et austère, bâti, on s'en serait douté, pour commémorer une lointaine et sanglante bataille ? Oui, l'Espagne ensoleillée regorge de ces souvenirs somptueux ; ce n'est pas là, pourtant, qu'on trouvera le plus beau des monuments d'Europe, plus coutumier quant à lui des brumes et des frimas.

Le plus beau des monuments de l'Europe se trouverait-il aux marches orientales du continent, dans l'ancienne capitale du Saint Empire Romain, même si selon le mot de Voltaire à propos de son successeur germanique il ne fut ni saint, ni romain, ni longtemps un empire ? Européenne, certes, fut l'histoire de Byzance et de Constantinople : en témoigne le raffinement inégalé de ses civilisations successives ; en témoignent aussi, hélas, les pillages, par les Vikings dès 860, la torture, le sac du 13 avril 1204 par les Croisés, tout cela affrontement incessant entre Européens avant l'inéluctable et définitive conquête ottomane. Basilique devenue cathédrale, cathédrale devenue mosquée, Sainte Sophie, sa coupole intacte et toujours incomparable, continue de resplendir près des berges du Bosphore. On peut soutenir que la Turquie se rattache à l'Europe, ou qu'elle est à part ; mais le plus beau des monuments d'Europe n'a jamais été ni païen, ni orthodoxe, ni catholique, ni musulman ; il n'a jamais eu de coupole, seulement un quelconque toit de tuiles ; et ce n'est pas à Istanbul qu'il se trouve.

Inutile, sur la trace du plus beau des monuments d'Europe, de faire le déplacement de Varsovie ; de toute façon il n'y a plus guère de vrais monuments à Varsovie, les Nazis ayant tout brûlé : les reconstitutions ne seront jamais que des reconstitutions, et ce ne sont pas les immenses et sinistres gratte-ciel soviétiques qui feront l'affaire. On ne cherchera pas à Bucarest, dévastée par un dictateur qui pour être plus récent n'en fut pas moins détestable. On pourrait chercher le plus beau des monuments d'Europe à Prague. Prague ! Églises qui sont des palais, ponts qui sont des musées, tombes dont on attend que sorte le Golem, châteaux dont on attend que sorte Tycho Brahé, porches dont on attend que sorte Kafka. À en juger, heure après heure, par le nombre des touristes fascinés par l'horloge astronomique, on pourrait croire avoir trouvé ; las, c'est encore une reconstruction, l'original ayant été bombardé en 1945. Non loin de là, la statue austère de Jan Hus, sombre rappel des siècles de tueries entre religions jumelles, ne saurait prétendre au titre, mais on reste fasciné, cinquante mètres plus loin, par les ors en dentelle rococo du Palais Kinsky et les encorbellements de son balcon triomphal, là même où par un matin glacial de février 1948 Klement Gottwald, annonça d'un ton morne au peuple résigné la chape qui allait tomber sur eux pour plus de quarante ans. On voudrait, on voudrait tant trouver à Prague le plus beau de tous les monuments d'Europe.

On penserait peut-être découvrir le plus beau des monuments européens à Venise, et l'on aurait des excuses à s'y méprendre durant une promenade au fil de l'eau parmi les reflets d'innombrables palais aussi fragiles que splendides. Personne du reste n'oblige le visiteur à délaisser les sentiers battus pour s'aventurer, au fond du Palais Ducal, dans l'effroyable prison des Plombs dont Jacques Casanova, autre héraut de l'Éros européen, fut en 1756 le seul à jamais s'échapper. C'est aussi au Palais Ducal que se trama l'idée d'en finir une fois pour toutes avec la puissance navale turque, mission accomplie le 7 octobre 1571 à la

bataille de Lépante au prix de trente mille morts et d'innombrables blessés. L'un de ceux-ci, revenu dans son pays l'expérience en plus malgré un bras en moins, tira parti de l'expérience et du bras restant pour écrire l'une des plus grandes contributions de l'Europe à la culture universelle : *Don Quichotte de la Manche*. Mais non, le plus beau des monuments d'Europe n'est ni le Palais Ducal, ni Saint-Marc, ni aucune des autres constructions de la Venise du Sud.

Il n'est pas non plus dans la Venise du Nord, si l'on entend par là Saint Pétersbourg, formidable pari militaire de Pierre Le Grand pour contenir de presque chez lui l'ennemi suédois ; pari technologique aussi, bâti au prix du sang de milliers de prisonniers et de serfs comme le fut deux siècles et demi plus tard, sur le même terrain de marécages, le luxueux métro de Leningrad ; « fenêtre ouverte sur l'Europe » selon la formule même de son concepteur, mais fenêtre le plus souvent fermée face aux agresseurs réels et inventés. Dans la ville impériale les candidats au titre ne manqueraient pourtant pas, à commencer par l'immense et inoubliable Palais d'Hiver, par l'attelage élancé et gracieux au sommet de l'arche de Rossi, ou par la magnifique colonnade d'Alexandre plantée entre les deux, au milieu de l'immense place qui fut le théâtre d'une noire série d'affrontements, de fusillades et de révolutions. Ou bien, quittant la ville pour ses faubourgs, on pourrait chercher du côté de Peterhof, ou près du Palais d'Été de Tsarskoïe Selo si souvent chanté par Pouchkine, élève de la première promotion du lycée, dont la plupart des camarades, devenus décembristes, inaugurèrent — ceux tout au moins qui avaient échappé à l'exécution — la triste tradition des déportations politiques en Sibérie. Après avoir contemplé les bâtiments parfaitement reconstruits, les stucs à l'italienne, les bulbes dont l'or étincèle, les galeries aux bustes saisissants de vérité, les musées aux imposants vases de malachite sans le moindre défaut, on a peine à croire les photos qui montrent, en 1943, le palais de Peterhof sauvagement détruit par les envahisseurs, plus rien ne subsistant que quelques ruines de murs. De cette barbarie à quelques kilomètres seulement de la grande ville affamée, succédant à des années de terreur et à des siècles d'oppression sur cette terre où, selon les mots d'Anna Akhmatova dans son Requiem désespéré de mère à la recherche quotidienne d'informations quelles qu'elles fussent sur son fils déporté (mots jamais écrits alors, la police secrète étant partout, mais chuchotés aux amis, qui tous apprirent le poème par cœur et tous gardèrent le secret) :

Devant tant de malheur s'inclinent les montagnes,

de cette barbarie il ne reste aujourd'hui rien de visible, mais le souvenir ne s'éloigne jamais beaucoup. On l'oublierait presque en contemplant au Palais d'Été l'incroyable cabinet d'ambre, chef d'œuvre inégalé, cadeau du roi de Prusse au Tsar de toutes les Russies ; mais bien vite on comprend que c'est une copie moderne financée par des capitaux allemands et patiemment reconstituée, mur après mur, panneau après panneau, camée après camée à partir de photographies monochromes des années trente, l'original ayant été emporté en Allemagne pendant la guerre et jamais retrouvé. Peut-on ne pas être ému à la pensée de tous ces bijoux et de toutes ces armées qui des siècles durant voyagèrent d'ouest en est et d'est en ouest au gré des alliances et des batailles entre deux empires tantôt alliés, tantôt ennemis ? Oubliant les batailles et admirant les bijoux on pourrait croire quelques instants, reconstitution on non, toucher au but ; mais non. Dans

le plus beau des monuments d'Europe il n'y a ni ambre, ni autres pierres précieuses, ni stucs, ni ors, ni colonnades. Et le bâtisseur n'a pas, au contraire de Rastrelli, laissé de trace dans les manuels d'architecture.

Une autre ville de canaux dispute, elle aussi, le titre de Venise du Nord. Serait-ce là qu'il faut porter la recherche ? Les maisons d'Amsterdam sont hautes et étroites, par souci des bourgeois d'antan, paraît-il, d'économiser sur une taxe à la largeur. Il s'en dégage une impression cossue et discrète, jusque dans les immeubles d'usage commercial comme le numéro 263 du Prinsengracht, le Canal du Prince, siège de la société Opekta dont le grenier servit de cachette pendant plus de deux ans à Otto Frank et sa famille avant la dénonciation anonyme qui les conduisit tous à Auschwitz. Il y a bien un petit grenier dans le plus beau des monuments d'Europe, mais aucune adolescente n'y a jamais tenu son journal intime.

Pressés de conclure notre recherche et revenant à quelques lieues de l'endroit où nous l'avons commencée, nous pourrions admirer à Paris l'élégante architecture Louis XV de l'École Militaire, monument du siècle des Lumières construit en partie grâce à l'argent de Madame de Pompadour ; admirer tout particulièrement la grande cour, la cour Morland, où dans le froid glacial du 5 janvier 1895 un officier passionnément patriote, impeccablement professionnel et profondément attaché à son métier se tenait raide face aux troupes haineuses et à la foule hurlant à la mort. En quelques gestes brusques un adjudant arracha de son uniforme la bande rouge distinguant les anciens élèves de l'École Polytechnique, ainsi que les boutons, galons et insignes décousus la veille en préparation de la cérémonie ; puis d'un coup sec il brisa sur ses genoux le sabre de l'officier, à l'avance cassé et recollé. Pour la victime ce ne devait être que le prélude à des années d'indignité : exil, mauvais traitements et angoisse sous les cieux délétères de l'île du Diable avec, pendant d'interminables semaines, l'horrible supplice de la double boucle. Tout cela non pas une erreur judiciaire mais un crime d'état, la conséquence d'une accusation que n'était pas la moindre preuve, et que seul justifiait le souci d'amadouer une presse raciste hostile au ministre de la Guerre. Quelque temps après, le véritable coupable fut identifié — et acquitté, tant la vérité était devenue dangereuse pour les hommes en place. L'innocent croupissait toujours dans son enfer tropical. Quand la protestation publique, menée par les intellectuels, gronda trop fort, il fallut bien le ramener en métropole, pour un nouveau procès qui se termina en confirmation du premier avec libération anticipée pour circonstances atténuantes mais non spécifiées. Pour celui qui restait condamné sans avoir jamais ni perdu sa fierté ni cessé sa résistance, cet échec judiciaire était un coup aussi dur que toutes les souffrances physiques et morales qui l'avaient précédé. Si l'histoire se fût arrêtée là, l'École Militaire pourrait prétendre au titre de plus honteux de tous les monuments d'Europe. Mais l'histoire ne s'arrêta pas là. Après des années de cheminement patient par les méandres du système juridique d'un pays démocratique, système que des politiques et militaires sans scrupules avaient pu détourner pour un temps mais non corrompre pour toujours, la plus haute autorité judiciaire rétablit en termes définitifs la vérité et la justice. Ce fut sur les mêmes pavés de la cour Morland que se produisit la cérémonie, estivale cette fois et joyeuse, de réintégration dans l'armée et d'intégration dans la Légion d'Honneur, le 21 juillet 1906. Par ce triomphe de la vérité et de l'intégrité, à l'endroit même où l'une et l'autre avaient

été si grossièrement violées, l'Europe montrait au monde qu'un état tire sa gloire non pas seulement de ce qu'il fait de juste mais aussi de sa capacité à reconnaître et corriger ce qu'il a fait d'injuste. Le souvenir de ce moment de fierté pourrait nous encourager, alors que nous contemplons les lignes raffinées du bâtiment de l'École Militaire, à lui décerner le titre de plus beau monument d'Europe. Ce n'est pourtant pas à lui qu'ira la trophée.

Le plus beau des monuments d'Europe est de dimensions modestes et de style, avouons-le, médiocre. Il manque décidément de charme et les guides touristiques ne lui décernent pas d'étoiles ; aucun guide, à vrai dire, ne le mentionne même. Il n'est inscrit ni au patrimoine de l'UNESCO, ni encore à celui d'aucune nation européenne. Les touristes passent pourtant à côté, par dizaines de milliers chaque année ; mais ils ne s'arrêtent jamais. Pire : s'ils le remarquent même — et de moins en moins d'entre eux, avec le temps qui va, lui prêtent attention — ils sont *heureux* et fiers de ne pas s'y arrêter. Vous-mêmes l'avez peut-être aperçu, à cent trente à l'heure sur l'autoroute, et si vous avez à peine levé le pied ce n'est pas seulement parce que le plus beau des monuments d'Europe est mal entretenu, ses murs couverts de graffiti, sa cour jonchée de détritrus ; c'est parce que dorénavant vous n'avez plus à vous y arrêter. Le plus beau des monuments d'Europe n'est qu'une maisonnette, une bicoque, une casemate. Il servait autrefois de poste frontière entre la France et l'Allemagne — ou bien était-ce la Belgique ? On ne sait plus très bien, dans cette *morne plaine* qui pendant des siècles rendit si faciles les invasions de fantassins, de cavaliers puis de chars. Maintenant il ne sert plus à rien, car on passe d'un pays à l'autre sans que rien vous le rappelle hormis quelque panneau de bienvenue, comme on passe des Hautes-Alpes aux Alpes-Maritimes, de la Toscane en Ligurie, de la Thuringe à la Bavière, et bien moins visiblement que l'on ne passe, à l'intérieur pourtant d'un même pays, de Leuven à Louvain.

Les touristes ont bien sûr raison de faire plutôt la queue au Rijksmuseum, à la Tour Penchée de Pise où Galilée jetant une boule d'une livre et une autre de cent posait les bases de la méthode expérimentale, au Louvre puisque depuis la Commune il n'y a plus de Tuileries ; ils ont raison de s'entasser sur les côtes dalmates à peine remises de la dernière canonnade. Et pourtant si l'on doit être fier d'un monument parmi tous les autres on pourrait bien choisir, avant les palais, avant les cathédrales, la misérable baraque au bord de l'autoroute. Sur ces frontières où l'on s'entre-tuait depuis des millénaires, il n'est même plus nécessaire aujourd'hui de montrer patte blanche. Les fusils se sont tus, et les seuls radars à craindre sont ceux de la police d'un côté ou de l'autre, prompte à vous ramener (paisiblement) à la raison si, emporté par un enthousiasme transfrontalier, vous veniez à écraser un peu trop fort votre accélérateur.

Pourquoi n'en être pas plus fiers ? Qu'il ait fallu un désastre planétaire et un génocide, puis des décennies de tyrannie sur toute la moitié est du continent, pour en arriver à la réconciliation n'enlève rien à l'exploit collectif des peuples européens et de leurs dirigeants. Assez de jérémiades. Assez de jets de betteraves par des paysans français contre cette Europe qui dans une générosité inouïe leur permet de survivre. Assez de référendums manqués parce que des politiciens en mal de visibilité brandissent des dangers imaginaires. Assez de ces journaux anglais qui, jour après jour, excitent les masses contre les continentaux fourbes et moustachus. Assez de plaintes sur la vie chère

qui serait due à l'Euro, sur les nordiques qui empêchent de faire des fromages frais, sur les sudistes qui prétendent faire du Gouda. La vérité est que nous sommes un seul peuple. Nos paysages diffèrent ; diffèrent nos villages et nos usages, nos histoires — ou plutôt, car ces histoires se rencontrèrent si souvent et si violemment, nos mémoires de qui fut le vaincu et qui donna le nom de la bataille à ses places et à ses avenues —, nos langues, tout ce que l'on remarque d'abord et qui ne saurait masquer à quel point nous sommes concitoyens. Nous nous sommes réconciliés et ne nous ferons plus jamais la guerre ; quel meilleur exemple pour le monde que l'Allemagne et la France, devenues après trois guerres abominables les alliés les plus solides ? Nous ne tuons plus, ménageant même au pire criminel le respect dû à un frère humain — et prouvons avec éclatement, forts de nos taux d'homicide urbain neuf fois plus faibles qu'au paradis des citoyens armés, le bien-fondé de cet humanisme. Nous ne torturons pas nos ennemis. Les femmes chez nous s'habillent comme bon leur semble, sans souci des grincheux et des prêcheurs, ne laissent à personne le droit de décider de leur corps, et corrigeant à grandes enjambées des siècles de discrimination deviennent PDG, ministres, chancelières. Nous assurons à tous le droit à la santé et à l'éducation. Nous protégeons le droit à entreprendre et à s'enrichir du fruit de ses efforts, et pourtant nous n'abandonnons pas les plus pauvres. Nous nous sommes libérés du joug de la superstition et, si nous respectons les religions, nous les empêchons soigneusement de s'entre-massacrer et de nous tyranniser. Nous avons réussi, contre tous les prophètes de catastrophe y compris dans nos propres rangs, à adopter selon un processus réglé comme un métronome une monnaie commune remplaçant des devises centenaires. Nous avons appliqué sans bruit des milliers de règles communes, depuis les plus visibles, qui ont relégué les postes frontière au rang des curiosités historiques, jusqu'aux plus humbles qui nous aident à nous entendre dans les tâches de tous les jours. Nous prenons au sérieux l'avenir de la terre et de son climat, et ne jouons pas à qui impressionnera son voisin à coup de véhicules démesurés et gaspilleurs. Nous ne menaçons personne, même si certains, et des plus terrifiants, nous menacent. Et si notre modèle fait école, ce n'est certes pas par notre propagande : depuis quarante ans les candidats au club, peu influencés semble-t-il par notre autocritique permanente, se présentent de plus en plus nombreux et venant de plus en plus loin, depuis les états méditerranéens à peine rescapés de la dictature jusqu'aux anciennes dépendances des Habsbourg à peine rescapées du soviétisme, et, aujourd'hui, aux habitants des Balkans, de l'Ukraine, de la Turquie même. (Imagine-t-on l'Amérique Latine et le Canada se pressant pour devenir membres de l'énorme confédération voisine ?)

Nos atouts sont les mêmes, et semblables aussi nos tâches et nos dangers : une démographie déclinante, la difficulté à retenir nos élites, l'instable équilibre entre solidarité et initiative, le maintien de notre succès économique face au déferlement de produits élaborés à bon marché, nos relations avec des empires toujours sensibles à la tentation totalitaire. Ce sont ces défis aussi qui nous rassemblent.

Assez de divisions. Nos pays sont des provinces, notre pays c'est l'Europe. Commençons par les signes modestes et quotidiens, pour aider à se souder cette nation qui s'ignore : des codes postaux, des codes téléphoniques, des plaques de voiture à l'échelle européenne ; continuons par la politique : des partis européens (un parti socialiste européen, un parti centriste européen), une politique économique unique gérée par un

ministre des finances européennes, un ministre des affaires étrangères de l'Europe, un parlement élu directement le même jour par tous et sur des enjeux communs, et bien sûr un Président de l'Europe élu au suffrage universel direct et simultané. Qu'il n'oublie surtout pas, le jour de son inauguration, d'aller se recueillir, non sur un champ de bataille, un cimetière, un monument aux morts, une cathédrale ou une place triomphale, mais sur le bord de l'autoroute, devant une masure en piteux état : le plus beau de tous les monuments d'Europe.

